Vers le sud

Witold Rybczynski

Volume 31, numéro 3 (183), juin 1989

Strangers in paradise / Étranglés au Québec?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rybczynski, W. (1989). Vers le sud. *Liberté*, 31(3), 25–28.

WITOLD RYBCZYNSKI

VERS LE SUD

Je vis au sud de Montréal, juste au-dessus du quarante-cinquième parallèle, à la frontière du Canada et des États-Unis. Pour que le soleil la réchauffe et qu'elle donne vue sur une prairie inclinée et paisible, ma maison est tournée vers le sud; pour des raisons différentes mais non moins pratiques, moi aussi. Au sud vivent deux millions de lecteurs — pour un écrivain, un attrait irrésistible. Au sud, également, s'élève la plus importante métropole du continent; j'ai écrit mon premier livre à l'instigation d'un éditeur new-yorkais. Il avait lu un de mes articles dans un petit journal californien et m'avait invité à le développer pour en faire un livre. En réalité, un très petit nombre des deux millions de lecteurs ont lu ma critique de la technologie appropriée, mais les quelques milliers de copies vendues furent suffisantes pour convaincre mon éditeur de prolonger notre association, et j'ai continué à écrire.

Il ne m'est pas venu à l'esprit, à l'époque, qu'il y avait peut-être quelque chose d'insolite dans le fait de s'adresser à un auditoire international (on publia également le livre en France et en Angleterre). Je suis né à Édimbourg, j'ai grandi en Angleterre et j'ai fait mes études à Montréal. Je me suis établi au Québec avec ma femme — de descendance mi-française, mi-anglo-irlandaise — et bien que l'anglais soit effectivement ma langue maternelle, mes parents étaient polonais. Somme toute, je n'étais pas fait pour devenir un nationaliste canadien. J'étais heureux d'écrire pour *quiconque* lirait mes livres, lesquels, de toute façon, traitent de sujets qui transcendent les frontières nationales.

Bien entendu, j'ai eu de la chance de pouvoir m'installer à proximité des États-Unis — et non pas, disons, de l'U.R.S.S. Je parlais la langue, et la culture ne m'était pas étrangère: en Angleterre, jeune garçon je me nourrissais de westerns; plus tard, je me suis mis à la télévision et à la littérature américaines. De plus, comme les États-Unis accueillent favorablement les étrangers — et les idées étrangères — mes livres pouvaient y être lus pour ce qu'ils étaient, plutôt que sous le coup d'une quelconque obligation culturelle déplacée.

Sans qu'il m'ait fallu aller à Paris ou à Londres, je suis devenu un écrivain expatrié. Partant, comme tous les expatriés, non seulement mes livres ont rallié un public différent, mais j'ai aussi acquis un point de vue différent. J'ai pris conscience de cette différence lorsque je suis «rentré» au pays après mon émigration intellectuelle. Mon troisième livre fut très bien accueilli, en sorte qu'il retint l'attention du public canadien; et je fus invité à collaborer à des journaux et magazines canadiens. De ma retraite à la hauteur du quarante-cinquième parallèle, j'ai commencé à regarder vers le nord.

C'est de ce poste d'observation enviable que je regarde le présent débat linguistique au Québec. Je me suis plu à écrire pour un public américain parce que cela me permettait notamment d'aborder des sujets plus vastes que si j'étais demeuré un écrivain local. Je n'étais pas contraint non plus de me soucier de la soi-disant précaire identité nationale du Canada anglais — à ce propos, ma propre identité était déjà assez problématique.

En ce qui concerne l'identité, justement, le Canada français m'a toujours paru plus à l'aise, plus sûr de lui. Dans le débat linguistique en cours, il semble que cette admirable confiance ne soit en train de tourner en rien d'autre qu'un pavoiement. Le Québec se déclare «distinct» du reste du pays; paradoxalement, la province n'en devient que plus canadienne. De la même façon que plusieurs nationalistes anglophones sont incapables de se voir autrement que comme «un peuple différent du peuple américain», les nationalistes fran-

cophones soutiennent qu'ils sont «différents du peuple qui est différent du peuple américain».

Tout cela serait amusant, si ce n'était des effets secondaires plutôt désagréables. Des deux côtés, la générosité a fait place à la mesquinerie, et les esprits obtus donnent présentement le ton. Les vieux préjugés et les vieilles querelles refont dangereusement surface. Autrefois cosmopolite, Montréal risque de devenir un Beyrouth linguistique. On a à ce point perdu le sens de la mesure que la présence ou l'absence d'une apostrophe ou d'un accent aigu devient un geste politique, et les jets de peinture ont remplacé les échanges civilisés. Si les rapprochements avec les cas d'intolérance dans l'histoire sont exagérés, il est vrai que des vandales aussi bien que des élus décident des affaires publiques. C'est un spectacle désolant, et que le reste du monde regarde, interloqué.

Ce qui a été perdu en cours de route est quelque chose de très précieux, plus précieux à mes yeux que la pureté culturelle ou linguistique, ou que les droits collectifs, et c'est l'identité individuelle. Ce n'est pas tant une question de polarisation que de stéréotypes. Le débat autour de la langue nous a dépouillés — tous autant que nous sommes — de nos histoires personnelles et leur a substitué une seule grande histoire simplificatrice. Il a noyé les fines nuances de la vie quotidienne dans des slogans grossiers et des règlements qui le sont encore plus.

L'année dernière, j'ai terminé la rédaction d'un livre dans lequel je raconte l'expérience qu'a été pour moi la construction d'une maison dans le sud du Québec. Méditant sur les raisons qui m'ont poussé à m'établir à cet endroit, j'ai écrit: «Les Canadiens vont vers le sud, dans les Caraïbes pour échapper à l'hiver, à New York pour fuir le provincialisme, et de l'autre côté de la frontière pour se soustraire aux taxes sur l'alcool et pour magasiner le dimanche. Au Canada, le sud est la direction qu'on choisit pour s'évader...» Aujourd'hui, il me faudrait ajouter: «... vers le sud, pour fuir l'étroitesse d'esprit».

---

*Witold Rybczynski est architecte et enseigne à l'Université McGill. Il est l'auteur de **Home**, traduit en six langues et publié en français par les Éditions du Roseau, et de nombreux textes parus dans le **Globe and Mail**, **Saturday Night**, **Harper's** et le **Washington Post**. Son dernier livre s'intitule **The Most Beautiful House in the World**.*